

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Francine Déry**

Robert Yergeau

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yergeau, R. (1984). Francine Déry. *Lettres québécoises*, (35), 52–52.



# Francine Déry

«Les signes défonçant les parois du réel étonné»

(Francine Déry, *Le noyau*)

La poésie de Francine Déry ne dérive pas des voies principales des écritures de femmes. Son discours, non qu'il soit demeuré lettre morte, n'a suscité qu'un intérêt relatif — contrairement à certaines auteures et autres amazones à la triste figure de la poésie québécoise qui produisent quelques plaquettes et qui s'empresse de revêtir la houppelande de passe.

Francine Déry n'a que faire des mots d'ordre en vigueur dans les officines roses: sa poésie n'est pas de celle qu'il faille citer pour se distinguer. Je le reconnais d'emblée: *Le noyau* (noyade, eau; «Au centre du mot un lac») est l'un des recueils les plus fascinants qu'il m'ait été donné de lire durant la période estivale. Ce livre, le troisième de l'auteure après *En beau fusil* (1978) et *Un train bulgare, suivi de Quelques poèmes* (1980), se présente certes comme une traversée de l'eau — «La noyée transporte le manuscrit vacillant de l'onde», «Persistance de la femme dans son itinéraire aquatique» —, mais me séduit avant tout ce mélange d'ironie, de lucidité et de révolte qui rayonne de ces textes.

Ce recueil est centré et décentré: centré dans sa fidélité à un nombre restreint d'images — isotopies facilement identifiables dans l'ensemble du livre — et décentré par cette errance que la poète persiste avec bonheur à mettre en scène.

Dans un texte liminaire percutant, Francine Déry, autour de l'image centrale et obsédante de l'eau, retrace la genèse du corps, de l'écriture et du désir. Rien de neuf dans cette thématique: l'intérêt premier de ce long poème réside dans cette manière qu'a l'auteure de restituer ce qui l'habite et la presse à écrire, «la fascination s'exerçant / parallèlement à l'investiture / des nénuphars».

Des cinq suites qui balisent *Le noyau*, «Autobus», «Fenêtre», «Gamberge», «La noyée» et «Épilogue», les trois premières m'apparaissent les plus réussies: Francine Déry nous livre des textes hallucinés, hallucinants qui se déploient entre raison et folie, passion et démesure, réalité et surréalité.

«Je n'ai qu'une envie m'échapper. Qu'un désir les abatte tous (...). Remuement total. J'avance au plus expressif de ma neutralité sans plus savoir qui je suis. Ni pourquoi. J'approche de la débâcle dans la plus stoïque indifférence (...). La maison. Je veux m'y terrer, dormir, ne plus sentir l'âtre parfum des jours et des lumières habituelles». Ces phrases inquiétantes inaugurent «Autobus». Le monde court à sa perte. La poésie a ses manques. Francine Déry nomme la perte, écrit les manques, harcèle les évidences, traque les obscurcisse-

ments, saigne l'écriture, signe les limites. Elle saisit le réel à bras-le-corps et se livre à une séance réussie de sac — ce sac que Michaux nous présente dans *La vie remue*. Ce recueil fait le procès du réel et de ses représentations les plus manifestes et latentes. Rien n'est acquis pour le lecteur: il ne sait plus à quelle fenêtre s'accouder pour assister à ce déploiement d'écriture. Francine Déry désespère le lecteur. Et c'est tant mieux!

«Que les mots arpentent les corridors de l'essentiel et n'en sortent plus», exhorte la poète dans «Gamberge», sorte d'art poétique. Et comment ne pas ressentir l'insoutenable vertige de la création lorsqu'elle écrit qu'à «écouter battre sa tête et le monde à découvert, et le reste, on risque grand»? Ces risques, Francine Déry les assume avec d'autant plus de courage et de désinvolture qu'elle «continue de miser sur les liaisons les plus dangereuses».

Les deux dernières suites marquent peut-être une diminution d'intensité par rapport aux trois premières, mais qu'importe puisque «j'aime toucher les choses que je sais sans les voir», nous confie l'auteure. «Mon texte s'accorde difficilement aux visions fabrications prêt-à-porter». Je sais gré à Francine Déry de cette exigence fondamentale et de cette définition admirable de la poésie.



Francine Déry